

...Lexique des termes musicaux...

Dixtuor : Pièce de forme sonate écrite pour dix instruments. Les divertissements du XVIIIe siècle étaient souvent écrits ainsi.

Dodécaphonisme : Méthode de composition introduite par le compositeur Schönberg dans laquelle il faut faire entendre successivement les douze demi-tons de la gamme dans un ordre déterminé. Une fois que l'un de ces sons est joué, il ne peut réapparaître avant que les onze autres aient été entendus. Schönberg mit au point ce système dans « l'échelle de Jacob », écrit entre 1917 et 1922.

Doigté : Ordre dans lequel on place les doigts sur un instrument. Un bon doigté facilite l'exécution d'une pièce. Un chiffre est attribué à chaque doigt : au piano le pouce est nommé en premier doigt, etc.

Doigté de substitution : Doigté dans lequel on substitue un doigt par un autre sur la même note sans la répéter. Cette technique permet de libérer la main dans certaines positions complexes. Exemple : on joue le do avec le pouce, puis on joue tout de suite après un si en tenant toujours le do ; il faut substituer le pouce par l'index pour arriver à jouer la note suivante.

Doigté fourchu : Technique employée sur certains instruments à vent. Au lieu de boucher le trou correspondant à une note donnée, on en bouche un autre pour faciliter certains traits techniques.

Doïne : Musique populaire roumaine. Essentiellement destinée à la cornemuse ou à la voix, elle se compose de trois parties : une introduction rythmique, une partie médiane plus mélodique et une conclusion de quelques phrases mélodiques.

Dolce : Terme signifiant doux et serein.

Dolendo : Terme latin soulignant le caractère plaintif et douloureux d'un morceau.

Dominante ; Cinquième degré de la gamme. C'est une des notes les plus importantes dans la théorie de l'harmonie classique européenne car elle sert, avec le premier degré, de point d'appui fondamental pour définir une tonalité.

Domra : Instrument de la musique populaire russe appartenant à la famille des luths à manche long. Importé au XIIIe siècle par les Mongols, cet instrument donna naissance à la balalaïka.

Double barre : Double trait vertical placé à la fin d'une partition. Précédée de deux points, elle indique qu'il faut rejouer la partition.

Double bémol/double dièse : La répétition des signes dièse et bémol signifie qu'une note est abaissée ou rehaussée de deux demi-tons (ex : un do devient un ré). Cette convention est utilisée pour des raisons de pratique théorique.

...Ephéméride du bicentenaire...

- Septembre : Napoléon est à Saint-Cloud.
- 2 septembre 1810 : Décret accordant une pension annuelle et viagère de 1200 francs à la nourrice de Louis XVI, la veuve Mallard et à la nourrice de la fille de Louis XVI, la veuve Laurent.
- 3 septembre 1810 : Lettre de l'Empereur au vice-amiral comte Decrès concernant la préparation d'une expédition maritime.
- 3 septembre 1810 : le général Claparède prend le commandement de la 1ère division du 9e corps d'armée d'Espagne, Conroux la 2e division.
- 4 septembre 1810 : Le cardinal Fesch refuse d'occuper les fonctions d'archevêque de Paris.
- 5 septembre : Victoire de Mac Donald à Cervera
- 17 septembre 1810 : Echec d'un débarquement français en Sicile.
- 19 septembre 1810 : Un petit tsunami touche Boulogne-sur-Mer
- 27-28 septembre 1810 : Arrêt de l'offensive de Masséna à Buçao. Repli du vicomte de Wellington qui est bloqué à Lisbonne.
- 8 octobre 1810 : Wellington se replie derrière les lignes fortifiées de Torres Vedras
- 14 octobre 1810 : Jean Siffrein Maury remplace Joseph Fesch à l'archevêché de Paris
- 14 et 15 octobre 1810 : Victoire à la bataille de Fuengirola en Espagne
- 18 octobre 1810 : Bataille de Tarmanes en Espagne

.....Carte postale ancienne.....



Rédacteur en chef Campagne
Comité de rédaction, Comité de relecture,
Recherches historiques, Photothèque, Mise en page,
Responsable de publication : Campagne
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C°
Cernay

La Gazette N°72

*Le magazine bimestriel de
La Batterie des Grognards de Haute-Alsace
Batterie du 1^{er} Régiment des Grenadiers à pied de la Garde Impériale
et cantinière de l'Empire (1810)*

METEO

C'est l'été qui va pointer le bout de son nez. Après des matinées nuageuses, vous aurez de bien belles journées ensoleillées avec ça et là des orages de saison. Pour ceux qui sont à la mer, l'eau sera plus chaude en Corse qu'à Dunkerque mais de seulement 1-2 degrés. Par contre elle sera moins polluée. En montagnes, il fera beau également sauf quand il pleuvra de l'eau humide.



HOROSCOPE

Balance : Cette semaine, il va falloir faire deux fois plus pour éviter les remarques désagréables de certaines personnes de votre entourage que vous ne connaissez pas.

Scorpion : Certaines personnes de votre entourage que vous ne connaissez pas pourraient vous faire des remarques désagréables. Faites-en deux fois plus pour les éviter ; les remarques et les personnes.

.....Le mot du secrétaire.....

Chers lecteurs,
Il s'en est coulé de l'eau de Seine sous le pont Mirabeau depuis que la Batterie a vu le jour. *Et nos amours faut-il qu'il m'en souviennne, la joie venait après la peine.* Novembre 2011 verra notre concert du 20^e anniversaire pour lequel les préparatifs vont bon train. La salle a été réservée. Les affiches sont à l'étude, les devis demandés et les demandes de subventions envoyées. Notre petite troupe a mis tout son cœur à l'ouvrage pour faire de cet événement, un des moments forts de l'année qui vient.
En même temps, il faut vaquer à nos occupations et gérer l'actualité, les demandes de concert et les projets d'avenir avec, toujours en filigrane, les répétitions du vendredi soir sous la houlette de José et Alexandre et la haute et bienveillante autorité de Gérard, lequel est assisté de sont vice-président et musicien appliqué en la personne de Jean-François.
Lorsque j'écris ici ces quelques lignes à l'usage des grognards, je pars en voyage imaginant que ces

quelques phrases peuvent être lues à l'autre bout du monde. Alors parfois mon cœur s'emballe comme un navire sur les flots. A l'intérieur le calfat doit s'acharner à frapper l'étope des coups réguliers de son marteau. Ce doit être cela, ce que j'entends lorsqu'il bât. Notre site est aussi une invitation au voyage comme un train dans une gare ou les mâts de bateau dans les ports dont les drisses claquent sous la bise légère. Il offre un voyage à travers l'Histoire de notre belle France et nous n'avons pas à en rougir quoiqu'en disent certains détracteurs ou quelques pisse-copie qui firent un doctorat en Histoire au café du commerce. J'aime cette expression ! Dans le calme de mes murs, je vais donc reprendre mon calame en faisant l'effort de me relire et d'essayer de corriger ma syntaxe afin d'éviter les mots qui manquent, les cacographies, les haplographies et les lapsus calami.
En ce moment, c'est un temps de pause pour les grognards et nous conjuguons au présent le verbe le

plus irrégulier de la langue française : « tambourer ». C'est un impératif ! « J'écris, tu présides, il dirige, nous répétons, vous jouez, ils applaudissent ». Le vendredi soir, c'est notre récréation. Elle se déroule sous la direction avertie de José qui parfois s'énervent un peu. Alors, on a parfois un réveil pénible. « J'ai voulu être diplomate, éviter que le sang coule à cause de vous tous. Je vais vous travailler en férocité, vous faire marcher à coups de latte. A ma pogne que je veux vous voir et vous demanderez pardon et au garde-à-vous ! » Houlala ! Quand José s'énervent, faut faire le dos rond et dire oui à tout « qu'est ce qui dit ». C'est le moment pour certains de bien regarder leurs sandales et d'attendre avec patience que passe le grain et de bien réviser la partitions. Le tambour d'ordonnance, et surtout la BGHA, ne souffre pas la médiocrité.

.....Portrait.....

Un alsacien : le baron François Joseph d'Offenstein (1760-1837)

Fils de François Offenstein, boucher à Erstein (67), et de Catherine Reibel, l'enfant grandit sous l'Ancien régime. Peu cultivé, son éducation restera sommaire. A l'âge de 16 ans, le 10 mars 1777, il s'engage au régiment royal Deux-Ponts (futur 99^e régiment de ligne) qu'il quitte le 23 décembre 1786 pour intégrer, comme grenadier, le 1^{er} janvier 1787, le régiment Alsace-Infanterie (qui deviendra le 53^e régiment de ligne).

Vient la tourmente révolutionnaire qui offre toutes les opportunités. Le 14 juin 1790, il devient major (commandant de l'époque) dans la Garde Nationale d'Erstein et le 02 octobre 1791, il est élu lieutenant-colonel du 1^{er} bataillon de Volontaires du Bas-Rhin dans l'Armée du Rhin puis au bataillon des Volontaires de la Moselle en 1792. Participant aux premières batailles de la Révolution, il est promu général de brigade le 30 juillet 1793 et revient à l'armée du Rhin. Le 22 septembre 1793, il est promu au grade de général de division. A ce grade, il assure à 33 ans le commandement en chef de la place de Neuf-Brisach le 4 octobre en remplacement du général Gromard qui vient d'être suspendu. Le 20 floréal de l'An II (9 mai 1794), il est détaché avec sa division de 18000 hommes, pour renforcer l'armée de Moselle. Il sert à Sarrelouis puis occupa Trèves. Sachant à peine lire, il se trompe grossièrement sur une carte confondant une rivière avec une route lors d'une manœuvre importante. Il est destitué de son poste pour s'être stupidement trompé dans l'exécution de ses ordres.

Cette erreur stratégique peut facilement s'expliquer par le fait que son instruction fut assez bâclée, chose assez courante à l'époque

pour les roturiers mais très inhabituelle pour un général. Cette ignorance dans certains domaines l'amena également à être la source continuelle de plaisanteries, souvent exagérées à l'état-major, quoi qu'il en soit, il ne se considérait que comme un soldat et n'a jamais discuté un ordre direct.

Une légende tenace veut encore aujourd'hui que les généraux et maréchaux issus de la Révolution soient tous des ignares dénués d'intelligence mais non de courage, des sabreurs. C'est totalement faux. Presque la totalité des officiers étaient issus d'écoles militaires et avaient pour l'époque, une excellente éducation sur le sujet.

Cependant, fort de son expérience, l'armée rappelle Offenstein le 28 juin 1796 mais le rétrograde au rang de chef de brigade. Il est sous les ordres du général Reubell et sert au 10^e régiment d'infanterie de ligne. Le 24 juin 1797, il est au 77^e de ligne et le 28 avril 1799, au 44^e de ligne. Puis, il passe dans la cavalerie à partir du 31 juillet au 12^e régiment de chasseurs à cheval et le 23 décembre 1802 il intègre le 7^e régiment de cuirassiers.

Il se marie le 20 février 1803 avec Marie Barbe Lamacq à Dun-sur-Meuse et aura deux fils : Guillaume François qui sera juge de paix et conseiller général de la Meuse ; et Eugène Auguste qui sera président du tribunal de Montmédy et conseiller d'arrondissement.

Le 15 juillet 1804, l'Empereur Napoléon 1^{er} lui remet les insignes d'officier de la Légion d'honneur en l'église des Invalides lors de la toute première remise pour avoir participé pratiquement à l'ensemble des batailles du Rhin durant la Révolution et durant le Consulat.

Il fera les campagnes de Prusse et de Pologne. Le 23 septembre 1805, il est nommé chef de corps à la 2^e

brigade de la division dans l'armée d'Italie. Le 22 novembre 1806, il est employé dans la grande armée de Napoléon 1^{er}.

Le colonel Offenstein se distingue le 10 juin 1807 à la Bataille d'Heilsberg où il est blessé au bras gauche par un éclat d'obus.



Le 7^e cuirassiers à Heilsberg

Grâce à son expérience militaire et à ses qualités qu'appréciait Napoléon, il le nomme à nouveau général de brigade le 25 juin 1807 et l'emploie à l'état-major du maréchal Brune.

En 1809, le 26 juin, l'Empereur le fait baron d'Empire. À cette occasion, il rajoute la particule "d" devant son nom. Le 12 septembre 1809, il est nommé au commandement du département de la Haute-Marne puis à celui de la Dordogne. Le 2 mars 1814, il est attaché au quartier impérial. Après l'abdication, il est admis à la retraite le 24 décembre 1814. Rappelé pendant les Cent-jours, le 1^{er} mai 1815, il obtint, le commandement de 2 régiments de lanciers des gardes nationales du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, mais s'étant raillé de Napoléon, il est relevé de son commandement et le 11 mai, mis à la disposition du général Molitor, il est chargé de la levée en masse dans l'arrondissement de Sélestat. Après la restauration, il est définitivement admis à la retraite le 6 juillet 1816. François-Joseph d'Offenstein décède en 1837 sous la Monarchie de juillet à l'âge de 77 ans.

Campagne

.....Echo de Campagne.....

La 20^e assemblée générale des Grogards

C'est en la Basilique Saint Gérard et Jean-François d'Uffholtz qu'a eu lieu en le 22 octobre la ré-élection du souverain pontife à l'occasion du 20^e conclave de la Basilique des Grandes Homélies de l'Auréole, plus connue sous l'acronyme de B.G.H.A. Cette Basilique construite au temps mémorable de Jean-Maurice XXIII est une pure merveille architecturale oscillant entre le néoclassicisme dorique roman et le gothique rococo baroque. De larges vitraux aux couleurs somptueuses d'un bleu cobalt dont le secret ne nous est pas parvenu représentent la vie de Saint Gérard de l'immatriculée 2CV, grand prédicateur qui oeuvra toute sa vie à soulager les pauvres tambours d'Alsace et d'ailleurs et qui fonda l'ordre du Saint tambour dont les membres les plus éminents sont ici, réunis pour l'occasion. Ces vitraux ceignent de leur majesté une nef gigantesque qui s'élève vers le ciel forçant le visiteur à l'humilité. Mais aujourd'hui, les temps sont à la fête. C'est que l'élection du grand maître requiert particulièrement l'attention de toutes les plus hautes autorités. Ainsi, réunis autour du très saint-père qui ne saurait tarder, on trouve dans la grande salle Saint-Napoléon, son éminence Jean-François de Thévenin, nonce apostolique auprès du gouvernement et grand aumônier auprès des forces armées, l'obscur cardinal Stéphane des Saintes Pépettes, le chef de chœur José des Saintes Partitions, le directeur des études scientifiques de la congrégation, Alexandre Brach, du monastère de Saint Roche.com, l'abbé Bertrand Joseph Marie des Saintes Ecritures lequel est tout affairé aux préparatifs de la cérémonie. Puis, salué par les gardes suisses, le père Eric Maliverney arrive accompagné de sœur Christelle des Saintes Nitouche, qui

dirige le couvent des Gorges-Profondes en Ardèche. Tous deux sortent de la limousine noire du Saint-Siège et viennent s'installer dans la basilique où deux places leurs sont réservées comme tout à chacun. Dans le chœur de la Basilique, sœur Sainte Ya des Nouveaux Bâtiments fait répéter les chœurs des petits chanteurs à la voix de bois que l'on appelle aussi la chorale des Pinocchio et qui chantent comme des tronçonneuses, c'est sciure !

De même l'orchestre symphonique de Champdray, l'autre plus petit Etat du monde, commence à s'accorder car l'heure tourne et le protocole, rigide, nous oblige à nous plier à l'étiquette. Leurs éminences continuent à arriver dans la vénérable enceinte. Nous avons vu le père Christophe des Saintes Recettes pour les Vieux venir s'asseoir à côté du frère Dominique des Saintes Parcelles. Bref, que du beau monde aujourd'hui.

Dehors pour vous donner une idée, une foule, immense, avait commencé dès l'aube à s'installer sur la grande place qui fait face au parvis et qui est une des plus grandes places d'Uffholtz. Des milliers de personnes attendaient avec patience, de voir où d'entrevoir, peut-être même de toucher, malgré les mesures drastiques de sécurité, l'immaculé vêtement de sa Sainteté Gérard XVII. Du haut de la terrasse, on ne vit que des visages souriant tandis que d'en bas, depuis les soupiraux de la crypte, que des trous du cul. Ainsi va le monde. Il nous montre toujours deux visages. Mais les chants commençaient à s'élever plein cette majesté que leur donnait la réverbération de la pierre et l'écho de la nef. C'est que l'on annonçait le très Saint-Père, Gérard XVII venu présider sa réélection sans surprise. Les gardes suisses sortaient des coulisses et formaient une haie d'honneur impeccable.

C'est alors qu'IL parut et dès lors,

une ovation, une clameur, emplit nos oreilles, nos cœurs, et firent monter les larmes aux yeux de ceux-là même qui ne s'en laissaient pas conter. Quel homme ! Chef d'Etat incontesté, d'une foi et d'une fermeté qui nous ne montre que l'inébranlable (et pas que Line est branlable. NDLA), son visage lui exprime toutes les béatitudes qu'il soit possible d'imaginer, des yeux empreints d'une bonté ineffable, et alors qu'il remontait l'allée centrale pour se diriger vers l'autel, il s'arrêta ça et là pour bénir un enfant porté à bout de bras, discuter avec un infirme ou un joueur de tambour frappé par les malheurs de la vie.

Les femmes se pâmaient et les sœurs devinrent hystériques avec leurs petits appareils photographiques jetables. Les chœurs chantaient de plus belle qu'accompagnaient les accents endiablés d'un Té Deum joué à la guitare électrique par le groupe « Djizeusse ».

Puis, le souverain, prenant place au centre de l'autel, appela au calme afin que commença les cérémonies d'ouverture de ce 20^e conclave. « Cérémoniaaaaaam Declarem ouveertum ! » C'est par ces mots traditionnels et rituels qu'elles commencèrent.

Quatre jours plus tard, une fumée blanche est sortie du tuyau de poêle qui ne fonctionne que pour l'occasion et sur lequel, des millions de pèlerins avaient les yeux rivés. Son éminence Jean-François de Thévenin ouvrit la fenêtre du balcon central et annonça solennellement à la multitude réunie : « Habemus Présidam ! » avant de laisser place à Gérard XVIII qui s'avancé alors sous les hourras sincères, directes et chaleureux.

.....Echo de Campagne.....

Le « Tattoo » d'Hausgauen 11 septembre 2010 (suite)

De retour dans nos murs, nous revêtîmes l'uniforme ce régiment de grenadier légendaire et, alors que le soleil déclinait ses rayons sur un horizon de plus en plus proche, nous sortîmes nous mettre à disposition. Enfin, c'est le moment. Il est 19 heures. C'est le temps pour la troupe de se tenir prête. Au crépuscule, les tambours de la Garde vont ouvrir le bal des cornemuses devant plus de quatre mille personnes plus toutes celles qui regardaient tant bien que mal depuis les abords.

Nous offrîmes au public les



principaux morceaux visuels que contiennent nos besaces. Un duel aux tambours notamment, en mit plein les yeux et les oreilles de nos spectateurs. Vingt minutes hallucinantes qui virent d'entrée un premier feu d'artifice de notes et une présence sur scène réglée comme sur du papier... à musique.

Vingt minutes magiques pour nous et à l'issue d'une prestation impeccable tant du point de vue de la musique que de l'ordre, ce fut quatre mille paires de mains qui applaudirent chaleureusement. Du jamais vu à la B.G.H.A.

Puis, il nous a fallu attendre le final en profitant toutefois du spectacle offert. Les troupes succédèrent aux troupes, les bagads aux pipe-band. Tout était grandiose et époustouflant. Il nous a été donné de voir une gamine diriger toute une troupe de cornemuse de sa canne presque aussi grande qu'elle. Puis la musique des grenadiers de Dijon... splendide. Le tambour-major en grande tenue, les tambours

emperruqués, portant le sabre comme il se doit et la musique que l'on appelait les oiseaux de paradis m'emmenèrent au début du XIXe siècle. Pour clore cette manifestation, la fanfare de la cavalerie de la Garde républicaine vint nous apporter des relents de 14 juillet, ce 14 juillet si cher à Jean-Maurice.

Pour le final, tous les musiciens se trouvèrent réunis sur une scène devenue trop petite. Sous la baguette d'un chef venu pour l'occasion, s'est fait entendre notamment un inoubliable « Sambre-et-Meuse » joué par près de 500 musiciens.

C'était un bien beau moment que nous partageâmes encore tous ensembles. Une sortie de plus à mettre à l'actif de la B.G.H.A. mais assurément une de nos plus belles par le spectacle offert, le nombre d'auditeurs et la colossale organisation qui permit tout cela.

Nous rentrâmes chez nous après avoir ranger
Nos affaires, nos tambours et tous nos effets
Dans les valises, les sacs, qui les attendaient
Sous un ciel inondé d'étoiles diamantées

Stéphane, Gérard, Pascal, Eric Christian
Jean-François, Thierry, Christelle, Michel et Cynthia
Dominique, José, Alex, Serge et Bertrand
Se serrèrent la pince, heureux d'avoir été là.

.....HUMOUR.....

A l'époque où presque toutes les têtes couronnées de l'Europe venaient s'incliner aux Tuileries devant leur suzerain, un chambellan de beaucoup d'esprit ayant un jour laissé passer par mégarde l'heure du lever e Napoléon, dit à l'Empereur, pour s'excuser de ce retard : « Pardon, Sire, mais je suis tombé au milieu d'un embarras de rois. » Quel moyen de résister à une pareille excuse !

.....PUB.....



.....Echo de Campagne.....

Le « Tattoo » d'Hausgauen 11 septembre 2010

Un « tattoo » n'est pas une espèce de mammifère à sang chaud d'Amérique tropical et subtropical appartenant à l'ordre des Cingulata au sein du super-ordre des édentés (comme notre président ! NDLA) ou xénarthres. Non ! D'abord, ça ne s'écrit pas pareil. Ensuite, c'est aujourd'hui une manifestation musicale de plus en plus prisée organisée au départ lors de parades militaires où différentes fanfares se montrent et mettent en concurrence leurs compétences et leur savoir-faire. Il me semble que le plus ancien ou le plus célèbre, est celui d'Edimbourg, en Ecosse. D'autres acquièrent leurs lettres de noblesse également comme celui de Berlin ou de Bâle, plus proche de nous.

Un autre « tattoo » vit le jour sur notre terre alsacienne pour la première fois. Il se déroula à Hausgauen (68130). Hausgauen est un charmant petit village d'environ cinq cents âmes. Il est sis entre Schwoben et Hundspach et se blottit au fond d'une vallée verdoyante et paisible, le long et à l'écart de la route départementale D419 qui relie Belfort à Saint-Louis. Les grognards furent invités à cette première afin d'y faire l'ouverture et le final. De très nombreux autres groupes partagèrent ce week-end, venus des quatre coins de l'Europe et notamment la fanfare de la Garde républicaine de Paris.

Nous avons rendez-vous en fin de matinée dans le restaurant au nom évocateur de « Le petit Paradis ». Un parking avait été prévu et petit à petit chacun d'entre nous rejoignit la cour arborée et abritée du lieu, où des tonnelles abritant tables et bancs avaient été installées. Là, un casse-croûte nous attendait pour ceux qui le voulaient. La cadre, fait de vieilles pierres, sentait bon la France d'autrefois et nous autres grognards nous y sentions bien.

Nous prîmes d'abord la mesure du lieu. L'espace scénique faisait face à quatre milles chaises blanches encore vides. Elles avaient été installées au cordeau et s'alignaient comme à la parade. Ce serait la première fois que nous jouerions devant un public aussi nombreux. Il faisait un temps magnifique et l'ambiance du lieu laissait envisager une soirée magique.



D'autres groupes arrivèrent quasiment en même temps dont la musique de Dijon que nous saluons au passage, puis des Irlandais et des Ecossois en kilt, avec leur cornemuse. Tranquillement, nous nous mîmes en tenue d'abord de quartier pour la répétition générale : l'entrée en scène, les morceaux

à jouer et la sortie. Puis, il fallut organiser le final et faire jouer ensemble plusieurs centaines de cornemuses notamment.

Une manifestation à la mairie entamèrent les préliminaires de cette journée. La musique de Dijon, donna sa mesure et impressionna. Puis vint le moment du défilé que nous fîmes pour la première fois en tenue de quartier devant une foule plutôt éparse. Cependant, notre tête de colonne composée de notre « maaaagnifique » officier, de notre « belle parmi les belles » cantinière et de notre extraordinaire et fidèle grenadier, ne pouvait se résoudre à une pareille infamie autour de nos couleurs. Ils restèrent en uniforme.

Image oblige ! C'est ainsi que nos amis d'outre-Manche, étonnés et surpris, ne se lassaient pas de les prendre en photo surtout notre admirable grenadier et ses



moustaches impressionnantes qu'il porte si fièrement. Il faut dire, que c'est vraiment un bel homme ce grenadier, et des exclamations hystériques de groupies en devenir saluent chaque fois son arrivée dès que sa silhouette majestueuse de bellâtre imposant apparaît au détour d'un virage ou au sortir d'un local. A travers lui, ce sont toujours des paroles simples qui se font entendre et qui chaque fois, font mouche : « J'ai faim ! J'ai soif ! Ta gueule ! » A travers son uniforme, c'est vingt siècles d'Histoire qui soufflent sur nos visages.

.....Rubrique historique.....

Les sièges de Kehl et de Huningue 1796-1797

Initialement, les cours européennes virent la Révolution française comme un événement entre le roi et ses sujets. En 1791, l'empereur d'Autriche s'effraya de la situation de sa sœur, Marie-Antoinette et ses enfants. En août, en consultation avec les émigrés français et Frédéric Guillaume II de Prusse, il publia la Déclaration de Pilnitz exprimant l'intérêt des monarches européens comme l'un des intérêts de Louis et sa famille. Les menaces étaient à peine voilées. Le 20 avril 1792, la Convention déclara la guerre à l'Autriche. En réponse, la Prusse s'allia le même jour à l'Autriche. C'est le début de la 1^{ère} coalition contre la France que viendront grossir d'autres pays. Elle va durer jusqu'au 17 octobre 1797.

En 1792, Buonaparte est rayé des cadres du fait de ses absences nombreuses. Il doit retourner à Paris et se faire réintégrer dans l'armée. Le 10 juillet, Louis XVI signe sa réintégration avec le grade de capitaine. C'est l'un des derniers actes signés par le souverain. Depuis le 21 septembre 1792, la France est une République mais elle est en guerre et toutes ses frontières sont attaquées. A l'intérieur, 60 départements se sont soulevés. C'est le temps des la Vendée et de Toulon notamment où s'illustrera le capitaine, l'année suivante. Devenu général, il est relégué dans l'anonymat complet. Carnot n'est plus responsable de la guerre au Comité de Salut Public et Aubry, qui le remplace, déteste ce Corse. Mais voilà que le 13 vendémiaire, an IV (5 octobre 1795), Buonaparte, à qui on vient de donner in extremis le commandement de la place de Paris la veille, sauve la jeune République. Buonaparte devient Bonaparte.

En 1792, la campagne avait bien commencé pour les coalisés. Une armée alliée essentiellement prussienne sous les ordres de Charles William Ferdinand, duc de Brunswick, est à Coblenz. En juillet, elle prit facilement les forteresses de Longwy et de Verdun.



Kehl en 1788

Brunswick émit alors une proclamation qui eut pour effet de motiver l'armée révolutionnaire plus que de la soumettre, pour le gouvernement de s'y opposer par tous les moyens et à conduit presque immédiatement au renversement du roi par une foule qui prit d'assaut les Tuileries le 10 août.

La guerre continuait. Dans le Nord, les alliés réussirent à repousser les Français. Le 20 septembre, à Valmy, ils vinrent dans une impasse contre Dumouriez et Kellermann.

Bien que la bataille ait été ambiguë, elle donna une forte impulsion au moral français. Les Prussiens, estimant que la campagne fut plus longue et coûteuse que prévu, décidèrent que le coût et le risque de poursuivre les combats étaient trop grands et décidèrent de se retirer de France pour préserver leur armée.

Les troupes françaises connurent d'autres succès ailleurs, occupant la Savoie et Nice, tandis que le

général Custine envahissait plusieurs villes allemandes le long du Rhin, depuis une tête de pont face à Huningue jusqu'à Francfort-sur-le-Main en passant par Kehl.

A la fin de l'automne, Dumouriez repassa à l'offensive en Belgique et remporta une grande victoire à Jemmapes le 6 novembre 1792. Il occupa l'ensemble du pays dès le début de l'hiver. Mais une des clés du succès français était leur capacité à franchir le Rhin à volonté.

Les passages à Huningue et à Kehl, alors fortifiée, face à Strasbourg permettaient des accès au Sud-ouest de l'Allemagne. Ainsi, les Français pouvaient marcher au Nord, au Sud ou à l'Est en fonction de leurs objectifs. Clé du système de défense allié, l'armée autrichienne mit le siège devant Kehl occupée par les Français qui ne réussirent qu'à se défendre.

En 1796, le Directoire préparait une nouvelle campagne. Les meilleures troupes françaises se préparaient à traverser le Rhin. Il s'agissait d'attaquer l'Autriche par les routes d'invasion traditionnelles qui passent par les défilés de la Forêt-Noire et de la Bavière. Moreau et Jourdan avaient à leur disposition chacun 80.000 hommes aguerris.

Deux ans auparavant, Bonaparte avait élaboré un plan de diversion par l'Italie et le proposa. Le gouvernement envoya ce général de 27 ans à l'armée d'Italie forte de 35.000 fantassins déguenillés et 4.000 cavaliers. Ce faisant, on l'éloignait de Paris.

Jourdan a lancé un plan contre l'archiduc Charles, commandant la gros de l'armée autrichienne près de Kehl. Il avait dans l'idée de frapper les Autrichiens au Nord de Kehl, de pousser l'archiduc vers la Bavière et l'Autriche, forçant une bataille principale le long du Danube entre Passau et Vienne. De cette façon, il pensait pouvoir forcer l'Autriche à se rendre.

Cependant, Jourdan et Moreau seront tenus en échec par l'archiduc, le meilleur stratège autrichien du moment. En octobre 1796, 40.000 soldats sous les ordres du feld-maréchal Charles Aloïs de Fürstenberg assiégèrent les forces françaises qui contrôlaient la forteresse de Kehl, le long du Rhin face à Strasbourg.

La défense française était sous les ordres du général Louis Desaix (que l'on prononce « Dézé »). Parmi celle-ci, note Moreau, quinze bataillons étaient en service tous les jours sur le rive droite, environ six bataillons dans la fortification de Kehl et trois dans les retranchements. Trois bataillons occupèrent les îles sur le Rhin (Ehrlerhin et Kintzig). Une réserve de six bataillons campés sur le rive gauche du fleuve.

Lorsque le major général Baille-Latour engagea les principales forces autrichiennes au nord-est de Kehl, l'archiduc Charles confia à Fürstenberg le commandement de la force de siège de Huningue. Elle comprenait deux divisions avec 20 bataillons d'infanterie et 40 escadrons de cavalerie.

Le 27 octobre 1796, Fürstenberg entrepris le siège de Huningue. Réussissant à assécher les douves de la citadelle, Fürstenberg offrit au commandant français, le général Jean Charles Abbattucci, la possibilité de se rendre. Il refusa. Dans la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre, les troupes de Fürstenberg montèrent à l'assaut à deux reprises mais furent deux fois repoussées. Abbattucci sera mortellement blessé et décédera le 3. Pendant ce temps, dans Kehl assiégée, les Français firent de nombreuses sorties de nuit sur les lignes autrichiennes, leur infligeant de lourdes pertes et des dégâts considérables. Il ne parvinrent cependant jamais jusqu'au parc d'artillerie. Chaque jour, les Autrichiens travaillèrent à

l'établissement de nouvelles batteries contre la forteresse assiégée. Le 30 décembre, ils avaient construit de nouvelles tranchées sur la gauche de la Schutter, à l'entrée de l'ancien village de Kehl. Le 6, elles furent reliées entre elles et formèrent un demi-cercle autour de la citadelle. Dans la matinée, les Autrichiens ouvrirent le feu simultanément durant toute la



Le passage du Rhin à Kehl

journée. A quatre heures de l'après-midi, ils attaquèrent violemment la position française. Ils réussirent à la prendre mais les Français contre-attaquèrent et la récupérèrent. Dans le même temps, ils attaquèrent un autre ouvrage appelé « le bonnet de prêtre », où seuls 20 hommes étaient postés et réussit à l'inclure dans leur système de défense.

Cependant, après plus de cent jours de siège et de combats incessants, Kehl capitula le 10 janvier 1797. La capitulation n'accordait que vingt-quatre heures aux Français pour enlever l'artillerie et les munitions : ils y mirent tant d'ardeur qu'ils ne laissèrent pas une fascine ni un éclat de bombe ; tout fut recueilli et ramené sur la rive gauche du Rhin. Desaix avait donné l'exemple en arrachant le premier une palissade et en la chargeant sur ses épaules. Les soldats disaient qu'ils n'évacuaient pas le fort, mais qu'ils emportaient le fort même. Dès lors au Sud, Fürstenberg reçut les forces supplémentaires pour mettre fin au siège de Huningue. Il ordonna le renforcement du dispositif et le 2 février 1797, il prépare un assaut contre la tête de pont, lorsque le général Dufour, nouveau commandant français, conscient du coût élevé d'une telle attaque offrit de se rendre. Le 5 février, François II, nomma Fürstenberg, colonel et propriétaire du 36^e régiment d'infanterie qui portera son nom jusqu'à sa mort au combat à Stockach le 25 mars 1799. Il faut noter que Kehl était une place démantelée ; l'archiduc Charles commit la faute de vouloir s'en emparer, et cet avantage, qu'il finit par obtenir, prépara les revers qu'essuierait l'Autriche ultérieurement. Moreau, Desaix, Lecourbe et plusieurs autres généraux employèrent leur courage et leur talent à défendre cette bicoque, sur laquelle les armées de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle s'étaient appuyées dans leur retraite fixant sur la ville de très nombreuses forces autrichiennes. Kehl ne se rendit qu'après cinquante jours de tranchée ouverte et cent quinze jours d'investissement. Les Autrichiens avaient consommé quatre-vingt-treize mille boulets, trois mille boîtes à mitraille, et trente-mille bombes ou obus et avaient perdu plus de dix-huit mille hommes.

L'archiduc Charles, en entrant dans Kehl, ne trouva qu'un amas de décombres. Il n'avait pris aux Français qu'une position sans valeur, et il avait perdu le moment favorable pour passer les Alpes et délivrer Mantoue. Ce faisant, il laissait le plus jeune général français frappait là où personne ne l'attendait, inversant les rôles dans le plan de bataille conçu initialement. Kehl sera reprise le 24 avril 1797 par les Français.

Le nom de la ville est inscrit sur le pilier Nord de l'Arc-de-Triomphe.

Campagne

(Source : Mémoire sur Kehl Gal Moreau, The siege of Kehl)